

## MER, CIEL, IMAGINATION – LE VOYAGE DES ESPACES INFINIS

Ce qui nous permet, Monsieur,  
de le précipiter par l'imagination  
aussi bien dans *les gouffres du ciel*,  
que dans *les gouffres de la mer*.

J. Giono,  
*Fragments d'un Paradis*

Pour le comte Jean Potocki, écrivain, homme de science, voyageur et aventurier, la rencontre avec la mer revêt avant tout deux aspects. C'est une rencontre avec un élément marqué par l'instabilité et par l'inconstance, un élément qui est menaçant, tant il expose l'homme à la possibilité de perdre toute maîtrise de soi. C'est ensuite une rencontre avec un certain espace qui, lui aussi, pourrait facilement être vécu comme une menace. Un espace qui rappelle à l'homme son insignifiance et l'existence du vide. En concert avec le ciel, pour qui elle fonctionne comme miroir, la mer forme un espace qui apparaît pour l'homme comme illimité, infini. Un espace qui a de quoi faire peur, comme à un Blaise Pascal, qui comme personne d'autres a pensé l'effroi du vide et de l'infini : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye »<sup>1</sup>.

Pour Jean Potocki, cependant, ces deux aspects, inconstance et infinitude, donnent plutôt raison de se réjouir. L'inconstance de la mer est heureuse, car elle offre la possibilité de découvrir l'inconnu :

Tout me plaît dans cet élément, jusqu'à son inconstance. J'aime à penser qu'elle peut facilement déranger tous mes projets de voyages, & qu'il suffit d'un coup de vent, pour me porter sur les côtes presque inconnues de Guriel ou de Mingrèlie, ou chez les féroces Abassas<sup>2</sup>.

L'idée d'une dérive qui saurait entraîner le voyageur vers des « côtes presque inconnues » est stimulante pour Potocki et fait appel à son sens d'aventure. De même en ce qui concerne l'espace marin, qui, lui, « allume l'imagination » :

Je vous avouerai que ce n'est pas sans plaisir que je me suis retrouvé en pleine mer. Ce spectacle uniforme du ciel & de l'eau qui afflige tant de voyageurs, ne

---

<sup>1</sup> Pascal, B., *Pensées*, édition Brunshvicg, article III, 206

<sup>2</sup> *Voyage en Turquie et en Égypte*, in *Jean Potocki – Œuvres I*, Peeters, Louvain, 2004 p. 16

produit point cet effet sur moi. Au contraire, il me semble que la vue de cet espace illimité allume l'imagination, & y élève plus vivement le désir de le parcourir<sup>3</sup>.

Comme souvent dans ses récits de voyage, Potocki prend ses distances par rapport à d'autres voyageurs. Contrairement à « tant de voyageurs », il trouve dans l'inconstance et l'infinitude de la mer une source de plaisir. Le caractère « illimité » de la mer et du ciel engendre chez Potocki un mouvement cognitif, un « désir » d'aller vers l'inconnu.

La référence à l'imagination permet d'associer la rencontre avec l'espace géographique à un processus mental. L'espace marin contribue à ouvrir un champ dans l'imagination qui a encore très peu d'étreintes et qui rend possible un processus de création qui prend départ d'une infinité d'images possibles. Cette ouverture sur les possibilités infinies introduit le thème de l'errance, l'imagination étant décrite comme prête à prendre n'importe quelle direction devant l'« espace illimité » à la fois mental et géographique.

Pour Potocki, en effet, les mouvements de l'imagination entretiennent une relation privilégiée avec l'expérience de la mer :

Mais qu'avec bien plus de délices, ma pensée se reporte au temps où étonnée de sa force naissante, elle n'étoit jamais plus active que lorsqu'elle ne s'occupoit d'aucun objet en particulier, & que facile à s'égarer, d'un élan elle se portait au-delà de toutes les choses existantes ; & c'est alors que j'abitois des vaisseaux<sup>4</sup>.

Comme l'extrait du *Voyage en Turquie et en Égypte* le montrait, l'infini de l'espace a pour fonction d'inciter le mouvement, que celui-ci soit purement mental (« désir »), ou qu'il donne lieu en même temps à un mouvement physique (« parcourir »). L'expérience de la mer semble faciliter les grands « élans » de l'imagination, sans doute parce que l'inconstance privilégie les errances mentales, mais peut-être aussi en raison de l'espace infini, qui saurait donner lieu à un espace mental également sans contraintes. Quoi qu'il en soit, il est certain que les rencontres avec la mer ont influencé la création littéraire de Potocki, aussi bien que sa manière de vivre l'espace, jusque dans les steppes arides du Caucase, comme nous le verrons.

---

<sup>3</sup> *Id.*

<sup>4</sup> *Voyage en Hollande*, in *Jean Potocki – Œuvres I*, Peeters, Louvain, 2004 p. 75

C'était surtout dans sa jeunesse que le conte polonais vivait sur mer, « habitant des vaisseaux ». Le conte polonais entra à l'âge de 18 ans dans l'Ordre de Malte<sup>5</sup> et devait ainsi faire plusieurs fois le tour de la Méditerranée. Cinq ans plus tard, il traversa la mer pour aller en Turquie et en Égypte, et le refit en 1791 pour visiter l'empire de Maroc. Plus tard dans sa vie, les voyages maritimes devenaient de plus en plus rares. Or l'expérience de l'espace infini qu'offrent les périple maritimes laisse ses traces et servira à plusieurs reprises dans l'œuvre de Potocki comme modèle et comme source d'inspiration. Lors de son voyage dans le Caucase, Potocki décrit son expérience de l'espace de la steppe en comparant celle-ci avec la mer : « Je date comme les navigateurs, *Un tel jour en mer* Aussi le Step ressemble a la mer. On y voit que le Ciel et la Plaine – nous ne devons [nous] retrouver sous un toit qu'a Naour »<sup>6</sup>. Il s'agit encore de grandes étendues uniformes apparemment sans fin. La steppe ressemble à la mer dans la mesure où elle s'ouvre vers l'infini.

Ce qui intéresse notre voyageur polonais est avant tout l'ambiguïté de l'espace, qui saurait offrir à celui qui le contemple aussi bien de l'inspiration que de l'affliction. Car, si Potocki marque ses distances par rapport à d'autres voyageurs qui sont accablés par l'infinitude de l'espace, il est pourtant conscient du fait que les rêveries associées à la contemplation de la mer pourraient aboutir dans le vide, un vide qui est profondément inquiétant :

Que de fois aussi les yeux fixés sur la trace phosphorique du sillage, inattentivement occupé de la vague qui brisoit contre nos bords, ou des longs sifflements de la tourmente, j'y ai passé des nuits heureuses, que pourtant je ne regrette pas. Car il faut l'avouer, les rêveries sont douces, & tout n'en est pas douceur ; elles portent avec elle je ne sais quelle inquiétude, & laissent dans l'ame le vide sur qui elle reposent<sup>7</sup>.

L'hésitation de Potocki devant l'errance et les rêveries, qui sont tantôt décrites comme stimulantes pour l'imagination, tantôt dénoncées pour aboutir dans le vide, répond à l'expérience d'une ambiguïté spatiale, ou, plus précisément, à la conscience chez Potocki de la constitution paradoxale de l'espace marin.

Ce qui définit l'espace de la mer dans la description que lui donne Potocki dans le *Voyage en Turquie est en Égypte*, c'est l'infinitude et l'uniformité. Le ciel et

---

<sup>5</sup> François Rosset & Dominique Triaire, *Jean Potocki, - biographie*, Paris, Éditions Flammarion, 2004, p. 74.

<sup>6</sup> *Voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase*, in *Œuvres II*, Peeters, Louvain, 2004, p. 118.

<sup>7</sup> *Voyage en Hollande*, *op.cit.*, p. 75

l'eau forment ensemble un « spectacle uniforme » et un « espace illimité ». Ce sont justement ces attributs que permet à Potocki de faire la comparaison avec l'espace de la steppe : « Sur ma droite j'ai la plaine sans bornes, sur ma gauche le cours du Terek, les coteaux de la Circassie, et les neiges éternelles du Caucase. Devant moi la plaine bleuâtre se perd au loin et se confond avec un ciel de la même couleur »<sup>8</sup>. Comme la mer, la plaine est apparemment sans bornes et revêt la même couleur bleue que le ciel.

Couleur bleue à perte de vue, donc, qui saurait donner à l'observateur la sensation à la fois d'une ouverture infinie et d'une clôture. Voici le paradoxe de l'espace marin : à la fois clos et ouvert. L'uniformité de l'espace correspond à une sorte de clôture, non pas très différent d'une cellule de prison où les murs, le plafond et le sol seraient tous nus et unicolores. C'est l'expérience que se font les marins dans *Fragments d'un Paradis* de Jean Giono, lorsque le « spectacle uniforme » de la mer et de la pluie cette fois-ci, donne inéluctablement l'impression d'immobilité. L'espace marin, défini ailleurs par ces « grandes étendues illimitées »<sup>9</sup>, correspond à un enfermement :

Il est impossible de savoir où l'on sera demain. L'endroit où on était planté dans la mer hier est exactement pareil à celui où on est planté dans la mer aujourd'hui, et l'endroit où l'on sera planté dans la mer demain sera exactement pareil à celui où on est planté maintenant. Le bourrelet d'eau qui se gonfle sur notre flanc bâbord sera exactement le même. Les crépitements de la pluie rouleront pareil, et les rideaux de pluie qui, de tous les côtés, nous enferment seront exactement pareils à ce qu'ils sont maintenant, sombres et bleus, palpitants et lourds, fermés de tous les côtés<sup>10</sup>.

Certes, les « rideaux de pluie » de Giono ne sont pas le ciel bleu de Potocki, mais l'idée d'uniformité reste la même. Pour Giono comme pour Potocki, l'espace marin se distingue par cette double constitution de fermeture et d'ouverture infinie. Peu importe s'il pleut ou pas :

Même quand le ciel est vide et que la mer est vide. Quand on se déplace dans un creux de ciel, si vaste qu'il n'y a plus qu'un seul mouvement sensible, celui du soleil qui va de l'Ouest à l'Est, et que malgré la roue vive, et la vue qui peut toucher tout ensemble, à chaque instant, tous les points du cercle de l'horizon, on est toujours planté au même endroit dans un sillage qui commence et jamais ne finit<sup>11</sup>.

---

<sup>8</sup> *Voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase, op.cit.*, p. 124.

<sup>9</sup> Jean Giono, *Fragments d'un Paradis*, Paris, Éditions Gallimard, 1974, p. 190.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 191.

Il semble en fait que c'est dans la notion même d'infini que réside la cause du paradoxe et de l'équivocité de l'espace. La constitution paradoxale de l'espace marin n'est pas sans rappeler la question du nombre infini traitée par Pascal dans les *Pensées*. Le philosophe français nous rappelle jusqu'à quelle mesure l'infini est difficile, sinon impossible, à penser. On ne saurait décider, écrit Pascal, si le nombre infini est pair ou impair<sup>12</sup>. Certes, il s'agit de deux phénomènes bien distincts : espace physique et mathématique abstraite. Mais il y a des affinités entre les deux cas dans la manière dont l'infini nous dirige vers l'incertitude : nombre pair ou impair, espace clos ou ouvert ?

Si la philosophie se trouve dans l'embarras devant l'aporie de l'infini, la littérature, quant à elle, n'a aucun problème à traiter de l'espace infini dans toute son ambiguïté. Dans l'univers fictionnel du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, Potocki va transférer ses expériences de l'espace marin aux espaces romanesques, un certain nombre desquels sera, à la fois, clos et ouvert. À plusieurs reprises, des personnages emprisonnés voient naître dans leur enfermement des mouvements cognitifs, relevant de l'amour, de l'imagination littéraire ou de l'effort intellectuel, qui se lancent loin au-delà des murs de prison<sup>13</sup>. La fermeture physique correspond souvent dans l'univers de Potocki à une ouverture mentale.

L'action du récit cadre dans le roman de Potocki se déroule presque exclusivement dans la Sierra Morena, paysage montagneux qui se définit par sa clôture et sa marginalité par rapport au monde autour. C'est justement dans cet espace clos que tout un univers se déploie, lorsque la Sierra Morena devient l'auditorium d'une véritable foule de narrateurs qui, par leurs histoires des époques et des lieux très divers, ouvrent le monde à l'auditoire et aux lecteurs. Espace clos, et en même temps infini, tant qu'il est vide : « C'est pourquoi il a fait de la Sierra Morena, cet espace vide prêt à tout recevoir, le lieu de rencontre d'une infinité de paroles »<sup>14</sup>. Le véritable espace de la Sierra Morena chez Potocki, c'est l'espace de la fiction, de la littérature,

---

<sup>12</sup> «Comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne savons ce qu'il est : il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair ; car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature ; cependant, c'est un nombre et tout nombre est pair ou impair (il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini). Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est ». *Pensées, ibid.*, art. 233.

<sup>13</sup> C'est notamment le cas du marquis de Torres Rovellas (5<sup>e</sup> Décaméron), le géomètre Velasquez (5<sup>e</sup> Décaméron) et le polygraphe Hervas (4<sup>e</sup> Décaméron). *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1810, Paris, Garnier-Flammarion, 2008.

<sup>14</sup> François Rosset, «La géographie du *Manuscrit trouvé à Saragosse* », in *Cahiers de l'AIEF*, no. 1, 1999, p. 129-130.

de l'imagination. Il en est de même en ce qui concerne son expérience de la mer, dont l'espace sert comme point de départ pour l'élan de l'imagination.

Ce qui importe pour Potocki, c'est donc la conjugaison de l'espace géographique avec l'espace mental. Si l'espace géographique apparaît comme clos, c'est l'imagination qui prend le relais en étendant son espace jusqu'« au-delà de toutes les choses existantes ». La clôture devient une ouverture quand le vide qu'elle symbolise est perçu par l'observateur comme un espace à remplir, à parcourir par l'aide de l'imagination. L'infini de la mer représente pour ceux qui sont capables de l'apprécier, un infini de possibilités, dans l'« espace illimité » de l'imagination. Il s'agit au bout du compte de la manière dont l'homme affronte le vide, l'inconnu. Soit on choisit le repli sur soi et le retour au havre rassurant du quotidien. Soit on se lance dans l'espace infini par un élan du corps ou de l'imagination. Non pas très différemment du voyageur de Baudelaire, d'ailleurs, qui, lui, se jette dans le vide ultime pour chercher l'inconnu :

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!  
Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!  
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,  
Nos coeurs que tu connais sont remplis de rayons!

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte!  
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,  
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?  
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau!<sup>15</sup>

Pour Potocki, la mer et le ciel font ensemble un gouffre, un vide qui attire dans toute son ambiguïté. Le risque du naufrage est là, qu'il s'agisse du bateau ou de l'imagination. L'important, c'est que sans ce risque, on ne peut créer, ni arriver aux côtes inconnues.

---

<sup>15</sup> Charles Baudelaire, "Le Voyage", in *Les fleurs du mal*, Paris, Flammarion, 1991.